

Christian Soleil

Vladimir Maïakovski, poésie du naufrage



*Vladimir Maïakovski,
poésie du naufrage*



Christian Soleil

Vladimir Maïakovski,
poésie du naufrage

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-3533-5464-1

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

SOMMAIRE

LE JONGLEUR DE MOTS	
<i>Une évocation biographique</i>	
<i>de Vladimir Maïakovski.....</i>	15
L'ART ET L'ETHIQUE	
<i>Maïakovski et le contexte de la littérature russe...</i>	85
CHRONOLOGIE	97
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Œuvres principales.....</i>	99
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Ouvrages parus en français</i>	103

*To John and Gordon,
For your hospitality,
For your friendship,
For the peacefulness
of your London house,
In which many books were born.
With much love,*

Christian.

*« Le bateau de l'amour s'est écrasé
contre le quotidien. Toi et moi, nous
sommes quitte, et il n'y a plus aucune
raison d'écouter nos peines, tristesses
et blessures mutuelles. »*

Maïakovski,
Vladimir Vladimirovitch.

LE JONGLEUR DE MOTS

Une évocation biographique de Vladimir Maïakovski

Nulle fioriture dans l'œuvre de Vladimir Maïakovski. Aucune tentative de séduction. Ses poèmes, ses écrits, sont de ceux dont Cocteau dit qu'ils marchent mais ne coulent pas. De fait, la cuiller pourrait y tenir debout, pour peu qu'on l'y plantât. Les mots claquent sous la langue. Pas un vers n'y est facile. Chaque ligne nouvelle ouvre un espace inattendu. Les strophes résistent à la mémoire. Toute tentation de musicalité en est bannie. Les rythmes y sont heurtés. On croirait que l'auteur cherche à repousser ceux que son style pourrait attirer vers son œuvre. S'il plaît, c'est malgré lui, et c'est ce « malgré lui » qui est sans doute la marque la plus flagrante de son talent. C'est ce « malgré lui » qui le sauve. Au fond, l'homme et le poète que fut Maïakovski n'auront jamais cherché qu'à déplaire, et c'est dans la mesure où il y aura échoué qu'il aura atteint à ce clignement d'yeux d'une civilisation qu'on appelle la postérité. Une postérité qui l'eût probablement fait

éclater d'un rire compulsif, si on la lui eût présentée sur un plateau d'argent. Satisfaction egotique d'un artiste autocentré. Angoisse sourde du message à laisser.

Nul document annexe dans l'œuvre de Vladimir. On ne peut appréhender que d'un seul bloc sa vie et son œuvre. Il donnait tout de lui-même dans chaque instant, dans chaque apparition. Il voulait tout, tout de suite. Sa projection permanente dans l'avenir immédiat qu'il appelait de ses vœux témoigne de son inaptitude au bonheur dans le présent : insupportable lui était la distance, quelle qu'elle fût : dans l'espace, le temps, à l'intérieur de lui-même ou de sa pensée. Il voulait que ceux qu'il aimait soient toujours là, que ses émotions deviennent sans attendre des poèmes, ses idées des conférences, et que l'avenir arrive tout de suite. Vladimir Maïakovski n'habitait pas très bien cette terre. Si, longtemps après sa mort choisie, il est aujourd'hui considéré comme un prophète à sa manière, c'est justement en prophète qu'il vécut : pas un instant au bon endroit, toujours en décalage, un pied déjà dans ce futur qui était sa patrie et qui allait reconnaître en lui le visionnaire que son époque ne sut que partiellement entrevoir.

C'est qu'à son époque, il n'aura rien fait pour lui faciliter la tâche, Vladimir ! Ses textes ne frappent pas d'emblée par leur intelligibilité, étincelles d'énergie brute jetées sur l'échiquier du monde. Sa langue n'est pas celle des hommes : c'est la langue des oracles, un vocabulaire de la vie courante comme une photo anodine placée en surexposition. La voix de Maïakovski ne propose pas une musique en douceur au lecteur ; elle impose un style, qui est celui d'une

époque. Le travail du poète est un peu celui du médium. Il consiste à extirper des tréfonds de son âme les messages qui lui sont dictés. Encore faut-il se mettre aux ordres, accepter de s'incliner face à cet autre « Moi » qui ne transige avec rien. Le style de Maïakovski, dès lors, correspond à un point extrême de tension, une bombe prête à exploser, l'annonce de la fin inéluctable. Maïakovski, enchanteur pourrissant, prisonnier d'un amour mort, englué dans le circonstanciel, le quotidien et l'actualité jusqu'à s'y perdre, revendiquera l'immortalité comme par désespoir.

UNE VOCATION PRECOCE

L'anecdote rapporte que le jeune Vladimir, âgé d'à peine six ans, déclamait un poème depuis la jarre à vin où il avait trouvé refuge. Déjà, il s'intéressait à l'effet produit, soucieux d'interpréter le plus parfaitement possible un rôle qui lui tenait à cœur et de se définir une identité dans le regard des autres. « Comment est-elle, ma voix ? » demanda l'enfant. Vladimir Maïakovski était la proie des forces inconnues qui l'habitaient et cherchaient la faille par où s'engouffrer pour remonter à l'air libre. Une mécanique destinée à rendre visible l'invisible, à mettre en plein jour la nuit qui le hantait. Maïakovski ne maîtrisait guère l'élan vital qui soutenait son œuvre. Sur cette tension inconnue et indomptable qui lui échappait, il fallait bien apposer un nom. Ce fut « Moi » comme le rapporte Marina Tsvetaïeva, un « Moi » qui tente désespérément d'unifier l'être multiple, écartelé, travaillé par les forces de l'ombre. Un « Moi » englobant le si peu individuel inconscient sur lequel, déjà, Freud a largement commencé de travailler.

« Maïakovski, voilà ce qu'il en est, écrit Tsvetaïeva. Ce jeune homme sentait en lui une force dont il ne savait rien, il ouvrit la bouche et dit « Moi ! » On lui demanda : « Moi-qui ? » Il répondit : « Moi : Vladimir Maïakovski. » « Et Vladimir Maïakovski, qui est-ce ? » « Moi. » Et puis plus rien. Et plus loin, plus tard – tout. »

Le « Moi » qui tente d'unifier le multiple, de résumer en les niant les conflits internes d'une trop nombreuse assemblée, cette étiquette posée sur le vide d'un être qui se contemple avec l'effroi de qui, face au miroir, ne perçoit nul reflet, ce « Moi » résonne comme un cri de survie, une demande de reconnaissance : voyez-moi, donnez-moi l'illusion d'exister, faites-moi renaître sous votre regard ! Comme le « je t'aime » évoque pour le Barthes des *Fragments d'un discours amoureux* moins une affirmation qu'une injonction : « aime-moi ! », le « Moi » de Maïakovski serait la bouée auto-crée par une âme au bord de la noyade qui cherche à se sauver quand elle réalise qu'il n'y a rien à sauver.

Tout avait pourtant commencé sous les meilleurs augures, et en tout cas sans laisser présager une telle difficulté d'être. On se souvient du mot de Fontenelle qui, sur son lit de mort, au moment où un visage bienveillant se penche sur lui et lui demande : « Que ressentez-vous, Maître ? » répond du tac au tac : « Je ressens... une certaine difficulté d'être. » avant de rendre son dernier souffle. On imagine mal Vladimir formuler la chose ainsi. Toute sa vie semble pourtant participer d'une même souffrance.

DOUBLE DESCENDANCE

A la base, bien sûr, il y a la double descendance. Si elle s'avère souvent un plus culturel, elle n'en est pas moins quelquefois difficile à vivre pour l'enfant qui ne sait trop où se situer, où est son territoire, à quel espace linguistique et culturel appartient cet être qu'il appelle « Moi ». Vladimir Maïakovski naît en 1893 à Bagdadi, un village de Géorgie, dans le Caucase. Son père lui-même a une double descendance russe et caucasienne. Sa mère est ukrainienne. Dès son enfance, la première langue que parle Vladimir à la maison est le russe. Mais à l'école, les cours ont lieu en géorgien. Il lui faut s'adapter à cette situation, accepter ce nécessaire dédoublement.

L'univers dans lequel baigne l'enfance de Vladimir est solide et stable. Sans histoires. La famille est unie par beaucoup d'amour. Le foyer rayonne. La demeure dans laquelle vivent les Maïakovski est certes modeste, mais elle est sise dans une forteresse en ruine, ce qui donne tout de même un certain cachet et un peu plus d'ampleur à la chose. Chez les Maïakovski, c'est plutôt la mère qui décide, tandis que le père, homme de cœur, noue un dialogue permanent avec la forêt et la nature.

L'époque est aussi en elle-même une époque heureuse parce qu'elle croit au bonheur. Le bonheur, à la fin du XIX^{ème} siècle, au plein cœur de l'Europe comme dans ses confins, c'est bien sûr le progrès, et d'abord le progrès scientifique, technique, technologique. C'est le progrès qui arrache les paysans à leur terre et les fait affluer vers la ville ; c'est ce progrès, avec la ville, qui fait se développer une pensée bouillonnante née notamment dans l'esprit d'un

brillant économiste et philosophe : Karl Marx. Le socialisme émerge dans sa version marxiste dans le centre de Londres, fermente dans une partie de la jeune aristocratie britannique, épouse dans toute l'Europe les méandres des radicalités du moment. Le ton est donné : le bonheur universel est possible, en même temps que la fin de l'histoire. Le socialisme gagne du terrain en même temps que l'électricité. On plante des lampadaires, et que la lumière soit ! Une nouvelle classe est née, ou plutôt se fait jour : l'intelligentsia, une classe qui brusquement prend conscience d'elle-même et de son rôle, une aristocratie de la pensée qui voudrait changer le monde. Elle a le vent en poupe et pense que rien ne saurait lui résister.

Dans ce monde d'utopie incarnée, ce monde adolescent finalement, qui croit que le bonheur est possible plus tard, dans un avenir proche, grâce à des avancées matérielles, et se fourvoie dans l'espoir quand le bonheur est avant tout une exigence de l'immédiateté, un art de vivre sans espoir ni désespoir, sans urgence mais sans attendre, sans le stupide espoir qui aveugle, qui corrompt, qui pourrit tout, dans ce monde de progrès, la mort du père de Vladimir, par son caractère hasardeux et tellement banal, marque l'effondrement de tout ce que le jeune poète a toujours connu. C'est l'enfance qui bascule, l'univers entier qui se rétracte, concentrant une énergie fabuleuse qui va le projeter dans la vie et, sans trop tarder, dans la mort qui est son corollaire.

LA FIN D'UN MONDE

Vladimir a treize ans quand survient la mort brutale de son père à cause d'une piquûre d'épingle

rouillée. On est en 1906. Tout juste âgé de quarante-huit ans, ce chef de famille bienveillant appartenait à une lignée de gentilshommes de service. Son statut d'officier de la couronne le maintenait malgré tout dans un rang relativement modeste, ce qui ne l'empêchait pas de beaucoup recevoir et de dépenser l'essentiel de son traitement en réceptions diverses et variées. Il n'avait jamais eu de serfs. Mais sa fonction de garde-forestier l'amenait à veiller sur quatre-vingt-dix mille hectares de forêt géorgienne.

Le garde-forestier laisse les siens sans le moindre sou, dans le dénuement le plus total. Sa famille quitte alors sa ville natale pour Moscou, où le jeune Vladimir entreprend des études secondaires. Pour le jeune homme commence le déracinement. On ne dira jamais assez la violence du déplacement forcé qui oblige à quitter sa terre, cet arrachement à soi-même, la perte d'identité qui en résulte, le fait de n'avoir plus de place dans le monde. La souffrance de l'exil, dont Klaus Mann, quelques années plus tard, fera l'essentiel de son œuvre, peut trouver ses fondements dans des nécessités politiques ou sociales, elle fait en tout cas partie de ces accidents de la vie dont on ne se remet pas, mais elle souvent à la base d'une riche production littéraire. Le déracinement de Maïakovski sur un plan géographique se double d'un déclassement social, puisque le père mort, le statut relativement noble qui était celui de toute la famille disparaît. Une seule chose est désormais certaine : Maïakovski ne pourra jamais arborer la casquette à liseré rouge qui est dans la Russie de cette époque le privilège de la noblesse.

Accompagné de sa mère et de ses deux sœurs, le jeune poète traverse la Russie. C'est un grand et long voyage qui dans d'autres circonstances aurait fait rêver Vladimir. Il a déjà tellement voyagé dans sa tête ! Tellement espéré voir un jour les villes qui s'étirent à perte de vue, ces labyrinthes semblables à l'esprit dans leur construction et leur complexité ! Et les plaines à n'en plus finir, ces paysages qui favorisent l'introspection, la méditation, le repli sur soi jusqu'à la folie. Bientôt, Vladimir va connaître un versant moins idéal de la ville : les logements de fortune, la promiscuité, l'inconfort, la pauvreté, tout ce qui lui donnera envie de fuir l'enfer pour retrouver le paradis d'antan. Le peuple russe vit dans des conditions misérables, aggravées par la défaite militaire contre le Japon. Parmi les prochaines découvertes de Vladimir, mais il ne le sait pas encore : l'action révolutionnaire, la prison, la poésie et, d'une certaine manière, Vladimir Maïakovski lui-même.

PREMIERS ENGAGEMENTS

A quinze ans, en 1908, Maïakovski rejoint le Parti social démocrate russe, autrement dit le parti bolchevique. Il a participé dès 1905 aux manifestations révolutionnaires. Il est arrêté à plusieurs reprises pour activités subversives, complots, complicité d'évasion, lectures interdites, détention d'armes, bref pour « militantisme révolutionnaire ». Il est vrai qu'il a été largement influencé par quelques amis de sa sœur.

En 1909, il passe six mois en prison. Il n'est alors âgé que de seize ans. C'est pendant cette période que, face au désœuvrement, il lit énormément, dévorant